

L'Abelie de la Nouvelle-Orleans... NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED... 209 Poydras Street, New Orleans...

TEMPERATURE Du 13 juin 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 532 rue Canal, N. O., Lae. Fahrenheit Centigrade

Nécessité d'une flotte puissante. Les fonctionnaires du gouvernement de Washington ne sont nullement alarmés, ils le prétendent hautement du moins, de la tournure que prend la controverse japonaise...

Les fouilles d'Herculaneum. Le commandeur Boni, qui a retrouvé sur le Forum le tombeau de Romulus et les restes de Quirites ravisseurs de Sabine, fait en Angleterre une tournée de conférence où il expose les résultats de ses remarquables travaux...

Le Centenaire de Linné

On vient de célébrer à Upsal, en présence de la famille royale de Suède, et de nombreux délégués étrangers, le bi-centenaire de l'illustre naturaliste Linné. Linné fut correspondant de l'Institut de France...

Louis XV aimait la botanique. L'horticulteur Claude Richard lui apprenait à greffer, à Trianon. Richard envoyait, au nom de S. M. le roi, son élève, des graines de fraisier...

Mme Adelina Patti, de passage à Paris, n'a pu se dérober à l'indiscrétion des reporters. L'un d'eux a voulu connaître ses sentiments à l'égard des chefs-d'œuvre wagnériens...

La générosité de Saint-Saëns.

M. Le Borne, l'auteur de la "Catalane", qui a été, comme on sait, l'élève de Saint-Saëns, a donné, de l'affection et de la générosité de son maître, ce plaisant témoignage...

Le cœur qui chante. Un médecin autrichien a présenté, il y a quelque temps, à la Société de médecine de Vienne, dit la revue "Nouvois", une femme qui peut passer pour une harmonieuse rareté...

Chants de Norvège.

Grave et lent, l'hymne norvégien vient de retentir pendant trois jours dans Paris, sur le passage du roi Haakon. Cet hymne, dont Bjornson écrivit les strophes et Nordraack la musique, est un cri d'amour passionné pour la vieille patrie...

Les dangers de l'interview.

Mme Adelina Patti, de passage à Paris, n'a pu se dérober à l'indiscrétion des reporters. L'un d'eux a voulu connaître ses sentiments à l'égard des chefs-d'œuvre wagnériens...

Le cœur qui chante. Un médecin autrichien a présenté, il y a quelque temps, à la Société de médecine de Vienne, dit la revue "Nouvois", une femme qui peut passer pour une harmonieuse rareté...

Chants de Norvège.

Grave et lent, l'hymne norvégien vient de retentir pendant trois jours dans Paris, sur le passage du roi Haakon. Cet hymne, dont Bjornson écrivit les strophes et Nordraack la musique, est un cri d'amour passionné pour la vieille patrie...

Les dangers de l'interview.

Mme Adelina Patti, de passage à Paris, n'a pu se dérober à l'indiscrétion des reporters. L'un d'eux a voulu connaître ses sentiments à l'égard des chefs-d'œuvre wagnériens...

AMUSEMENTS. WHITE CITY. "The French Maid", une comédie musicale très gaie, est jouée à la perfection par les artistes de la troupe Olympia au casino de la White City. Aussi la salle est-elle toujours à chaque représentation...

WEST END.

Le programme de vaudeville et le concert qu'y donne un orchestre composé d'excellents musiciens sont les principales attractions de West End...

L'ESPRIT DES AUTRES

Voyage de noces. Quand nous entrerons dans un hôtel, il faudra nous arranger pour ne pas avoir tout de suite l'air de nouveaux mariés...

Les funérailles du sénateur Morgan.

Mobile, Ala., 13 juin.—On mande de Selma, Ala., au "Item" que le comité chargé de préparer les funérailles du sénateur Morgan, après avoir consulté les membres de la famille du défunt, a fixé les funérailles au samedi 15 juin à midi...

La peste bubonique à Port d'Espagne.

Wilhelmstadt, Curaçao, 13 juin.—Le vapeur hollandais "Prins Wilhelm I", parti d'Amsterdam le 17 mai pour les ports des Indes Occidentales, a été mis en quarantaine aujourd'hui à son arrivée à Wilhelmstadt...

Feuilleton DE L'ABELLE DE LA N. O. Le 5. Commencé le 5 juin 1907. LES CRIMES D'UN HÉROS PAR THEODORE CAHU PREMIÈRE PARTIE FERNANDE DE HAUTMONT

mée que ma disparition peut tenir, pardou aussi pour Fernande. "La pauvre enfant, je vous la confie. Elevez-la pour le bonheur et ne lui parlez jamais de sa mère absente morte pour elle. Cependant, mon frère, avant de clore cette lettre écrite avec tant de larmes dans les yeux que l'écriture se brouille et que je ne vois plus les mots, je veux vous donner un conseil: "Ne mariez pas mon enfant contre son gré; ne lui choisissez pas un mari dont la seule qualité sera la richesse ou la science. Recherchez surtout si l'homme a du cœur, et son âme est délicate. Nous sommes faites pour être aimées, pour sentir se refermer autour de notre cœur un bras protecteur qui nous embrasse et qui, confiantes, nous nous abandonnons. Quand la tendresse manque dans le ménage, la femme glisse insensiblement, et malgré elle, à la sante. "Parmi les personnes de votre entourage, seul notre bon docteur connaît la vérité et probablement, à cette heure, ma fate, car je la lui ai écrite. "Adieu, priez pour moi, j'ai besoin de courage. "CLÉMENTINE."

—Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle honte et quelle souffrance ! Je pensais au déshonneur pour sa maison et à la souffrance pour sa sœur. Les deux choses s'alliaient dans son esprit avec une égale intensité. C'était l'époque où les frasques de son fils commencent à causer du scandale, et tous ces événements fâcheux, arrivant coup sur coup, avaient de quoi ébranler le plus fort. Le duc s'apprêtait à sonner Denis quand le docteur entra. En voyant son ami, une lettre à la main, tout trouble, il dit: —Mon pauvre ami, vous savez... —Oui, je sais. La lettre écrite à Giraud était fort courte. La comtesse racontait en quelques mots son dessein de fuir et les raisons qui l'obligaient à recourir à un pareil moyen pour sortir d'une impasse presque sans issue. —Qu'allez-vous faire demanda le docteur. —Prévenir la police. —La comtesse vous supplie de ne pas la faire rechercher. —Qu'importe, il faut qu'on la retrouve. Comment n'a-t-elle pas pensé que je l'aimais assez pour lui pardonner... pour la protéger ! Sa place est ici, chez moi. Il y a moyen peut-être de sauvegarder l'honneur. —Réfléchissez, mon pauvre

ami, avant d'agir. Evidemment la comtesse est en ce moment sous le coup d'une excitation extrême et peut se livrer à pire desespoir, si elle apprend qu'on la recherche. —Je ne puis pourtant la laisser partir ainsi, l'abandonner. Seule, que va-t-elle devenir ! Mais qu'ai-je fait vraiment pour que le sort contraire s'acharne si cruellement sur notre famille ! ... Ainsi vous connaissez son état ? Giraud fit oui de la tête. Le duc demanda : —Depuis longtemps ? —Je m'en doutais depuis quelque temps déjà, on la voyait si nerveuse, si changée de figure et de caractère. J'en ai eu la certitude le jour où elle s'est trouvée plus souffrante, quand vous m'avez fait appeler. —Pourquoi ne m'avoir rien dit ? J'aurais empêché son départ. —Elle m'avait demandé le secret. —En pareille circonstance, ne deviez-vous pas m'avertir ? L'amour ne devait-il pas remplacer le médecin ? —Non. Je ne pouvais violer le secret confié au médecin. Si la comtesse ne m'eût pas avoué la vérité, avant même que je lui eusse adressé des questions, j'aurais pu parler. Mais, tout comme un confesseur, j'étais lié par le devoir professionnel. —Oh ! dit le duc, je ne vous

adresse aucun reproche. Sans doute j'ense ai comte vous... et pourtant, si j'avais su... Le duc attendit deux jours, dans l'espoir que sa sœur lui écrivait enfin de lui faire connaître l'endroit où elle s'était retirée, et d'abord il se rangea à l'avis du docteur Giraud. Mais aucune nouvelle ne vint. Alors le duc se décida. Il ne pouvait rester plus longtemps dans une pareille incertitude. D'ailleurs, il fallait prendre une résolution et donner un prétexte à l'absence de la comtesse. Toutes les recherches entreprises furent vaines. Le duc employa les meilleurs agents. Il dépensa sans compter. On ne retrouva pas la comtesse. On parvint seulement à savoir d'une façon précise qu'elle avait pris à Nancy, à une heure du matin, le rapide pour Paris. Là on perdit sa trace. Découragé, le duc fit cesser les recherches qui motivèrent dans le pays des bruits divers. Comment la comtesse avait-elle pu quitter le château, le soir, alors qu'un nombreux personnel veillait encore ? Comment avait-elle pu s'enfuir sans être aperçue, sans provoquer les aboiements des chiens ? Personne ne put répondre. Les commérages et les légendes les plus extraordinaires circulaient. L'histoire qui resta comme la plus vraisemblable et se fixa définitivement dans la croyance de

tous, fut que la comtesse s'était enfuie avec son amant. Ceux qui voulaient paraître mieux instruits et plus méchants affirmaient que cet amant était un ancien domestique de Paris. Un cocher. Pen à peu, le bruit s'élevait autour de cette disparition. Le temps fit son œuvre comme sur toutes choses, et l'on n'en parla presque plus. Fernande resta donc avec un père fou et une mère disparue. Son adolescence ne fut pas très heureuse. Sans amies, l'enfant grandit, n'ayant pour compagnie qu'une institutrice sévère et froide. Et son visage s'anténoia insensiblement de ce sourire triste et doux qui imprégnait tous ses gestes, toutes ses paroles, d'un charme inexprimable. Dans les premiers temps elle avait souvent demandé sa mère. Puis, comme elle constatait, avec sa compréhension d'enfant, la gêne et la contrainte qu'elle provoquait, par ses questions, elle n'osa plus interroger personne. Le souvenir de sa mère resta en elle pieusement enfumé au fond de son cœur, comme ces bijoux précieux cachés dans des écrins que l'on n'ouvre presque jamais : on sait cependant qu'ils sont là. La pensée seule de les posséder est une joie tout intime. On les garde un peu en arde. Le duc se montra, à l'égard de Fernande, bon et paternel ;

mais son attitude hantaine, ses yeux sévères, sans sourire glissaient un peu les enfants. Elle le chérissait de toute son âme ; cependant elle n'osait pas manifester sa tendresse et elle réprimait les mouvements de carresse auxquels sa nature expansive la provoquait. Il est si nécessaire à l'enfant d'être tendrement aimé, de pouvoir confier ce qui lui paraît de grands chagrins et qu'une douce parole lui fait presque toujours à paier. Ses seuls vrais amis, ceux auxquels elle s'abandonnait tout entière, étaient le vieux Denis Hermann son cousin et aussi un bon gros chien, Bruno, un épagneol à poil roux, aussi haut qu'elle lorsqu'il se dressait sur ses pattes. Elle le prenait par le cou pendant que l'animal lui léchait le visage. Elle lui contait ses peines. A lui elle parlait de sa mère. Ce chien semblait la comprendre et lui répondait par de petits cris joyeux ou plaintifs. Denis avait vué à l'enfant un affection sans bornes ; il cherchait à lui faire plaisir par tous les moyens, à l'égayer quand il voyait triste. Il lui avait permis de monter à cheval. Pour elle il avait dressé une jument vive, mais très obéissante, chaque matin, ils allaient ensemble se promener sur les routes. C'était pour Fernande les meilleurs instants de la journée. Alors elle se sentait vivre libre